

Psychanalyse nomade

La psychanalyse est devenue nomade. Nous marchons en téléphonant, nous entrons chez nos patients avec la vidéo, ils nous appellent de la rue, de leur voiture ou d'un jardin public.

Le protocole éclate. Le protocole, c'est ce dispositif inventé à l'orée du 20ème siècle par un certain Sigmund Freud, qui implique *une scénographie* : le divan, les deux fauteuils, l'évitement du regard (pour Freud par des statues habilement disposées sur son bureau, entre lui et son patient en face à face, et plus tard par le divan), une temporalité, un paiement, une gestuelle ; « bonjour, asseyez-vous, ou allongez-vous... », une sédentarité, le cabinet.

Or le dispositif n'est pas la psychanalyse. Freud le disait lui-même, d'autres par la suite feraient autrement, il avait simplement créé, lui, le cadre qui lui convenait. Dispositif qui avait déjà éclaté sous l'impulsion du travail avec les psychoses.

Mais voilà, le cadre a été fétichisé. A tel point que beaucoup ont cru sincèrement et croient encore que la psychanalyse, c'était le divan, l'argent ou le silence du psychanalyste.

Est-ce la fin de ce dispositif ? Certes non, les séances à horaires fixes, le divan, le cabinet ont leur raison d'être. Mais ils ne sont pas une obligation, on peut innover, dénicher autrement l'inconscient, les inconscients, traquer autrement les pulsions, démasquer le réel, mettre en mobilité le transfert.

Les effets de cette crise épidémique, obligeant à un travail hors présentiel, comme on dit désormais, ont été parfois inattendus.

Permettons-nous une petite remarque sémantique au passage : on a vu apparaître de nouveaux mots : présentiel, distancié, qui est à distinguer de la distanciation physique, elle-même à distinguer de la distanciation sociale qui nous évoque un lapsus du politique.

Le distanciel n'est pas l'abstentiel. Cela complique la théorie analytique qui se fondait sur le jeu de la présence/absence, le for-da. Maintenant nous avons la présence, l'absence, et la distance, en réalité le virtuel.

D'abord nous avons été tous perplexes et sidérés par le confinement. La plupart d'entre nous a choisi de rester en lien, de rester psychanalystes, de ne pas se laisser déposséder ou déposséder le patient du désir d'analyse. Certains abandons dans cette période ont été dramatiques. La solidarité commence là : ne pas laisser tomber à la première crise.

Si les pratiques distancielles ont pu parfois être l'initiative de résistances, nous pourrions tous citer plusieurs histoires cliniques, où ces changements de place de l'analyste et du patient dans la scénographie ont permis des ouvertures, là où nous étions en impasse. Un patient en longue multi-analyse a pu dire des choses qu'il n'avait jamais dites, et moi aussi. La Visio et le nomadisme nous ont libéré d'un poids surmoïque considérable qui s'était institué avec le protocole. Lui aussi pensait sans doute de façon inconsciente que la psychanalyse était le protocole. Parler de libre association ne suffit pas.

A l'inverse, était-ce une résistance à l'analyse ces patients qui ont dit qu'ils reviendraient après la crise, refusant téléphone ou Visio, et qui sont revenus. Je ne le crois pas. Résistance sûrement, mais à quoi ?

Sinon, que penser de ce patient qui me dit : « Ce n'est pas grave si je déménage en province, puisque maintenant on peut faire les séances par Visio ! » ?

Certains m'évoquent en fait un moment de désaliénisme (le désaliénisme consistant à sortir des murs de l'institution, si le cabinet est une institution), ou encore de désurgence, de désobéissance, à l'envers de ce que certains ont pu dire des facteurs de chronicisation parfois induits par la psychanalyse. Dans de nombreux cas, j'ai cru constater pendant cette crise que les transferts s'orientaient spontanément vers une dimension moins verticale et plus horizontale, qui s'expriment

souvent en début de séance par un banal « Comment allez-vous ? ». Nous sommes en effet dans le même bateau, les patients et nous, à nous protéger mutuellement. Comme s'ils prenaient conscience de notre vulnérabilité.

L'important est que nous arrivions à dire et à théoriser ces innovations, qui sont survenues par le hasard et sous la pression de la situation, non pas dans la cure mais dans l'environnement. J'emploie à dessin cette notion winnicottienne. Ce n'est en effet un changement ni du patient, ni de l'analyste, ni de la théorie analytique, mais la survenue imprévue d'un exogène qui oblige chaque psychanalyse à bouger. Je ne dis pas chaque psychanalyste ou chaque patient, mais chaque psychanalyse de façon différente, singulière, selon le transfert en place.

Ceci dit, si la situation actuelle permet des ouvertures et des innovations, elle présente aussi des risques, celui de nous éloigner du réel du corps.

Je tiens à cette idée de la présence réelle du psychanalyste dans la cure. Ce que j'appelle « présence réelle », ce sont ces moments où le psychanalyste s'engage, avec sa psyché personnelle et avec son corps affecté, en résonance avec la situation de transfert. Est-ce que cet engagement a la même portée dans une communication numérique, c'est une question à poser.

Elle implique aussi bien sûr la présence réelle du patient, même si certains ont pu dire qu'au téléphone, on entendait particulièrement bien la voix, qui est un élément corporel. Mais la voix n'est pas tout le corps.

Radmila Zygouris avait énoncé à la Criée que nous entrions dans une nouvelle ère de la psychanalyse, celle de « l'enfant du virtuel », de ces enfants élevés dès leur naissance dans et avec le virtuel. C'était tout à fait prémonitoire.

La psychanalyse ne choisit pas dans quelle société elle s'exerce. C'est à elle de s'adapter au monde, à l'environnement, mais aussi de découvrir les nouvelles voies que se frayent les névroses, les psychoses ou les perversions.

Cette crise sanitaire, et les remaniements sociaux, culturels, numériques et transférentiels qu'elle engendre, nous amène à ouvrir grands nos yeux et nos oreilles, et me je rappelle que, pour Lacan, les yeux et les oreilles avaient aussi une fonction de bords érogènes, pour rester dans le registre pulsionnel qui est le nôtre.

Nous aurons dans quelques mois, dans quelques années, à démêler les effets de cette introduction massive du numérique et du distanciel, entre les effets désaliénants et les effets déréalisants. Je pense particulièrement ici à cette disparition du *Nebenmensch* (qui est le concept freudien du voisin) pour les personnes en situation d'isolement.

Nous aurons à distinguer ce qui se sera manifesté comme forces de liaison – de solidarité – ou de déliaison, - de perte, d'abandon pour les plus fragiles ou précaires -, dans cette crise sanitaire que le monde a traversée, et continue à traverser.